

HISTOIRE DE REVENANT.

Il y a quelques années, le baron de Saint-Anthème était vice-consul de France dans un grand port des Indes qu'il est inutile de désigner plus clairement. Il avait emmené à sa femme et sa mère, une vieille dame acariâtre qui faisait enrager à journée faite sa belle-fille et même son fils. Il était du moins parvenu à espérer que le climat meurtrier des bords du Gange allait rendre à la belle Aymar le service de rétablir la paix dans son ménage. Il n'en fut rien, hélas ! Au bout de deux ans, la douairière ne s'en portait que mieux, tandis que le vice-consul tenait une bonne maladie de cœur. Quant à sa femme, elle dépréciait à vue d'œil, d'un mal inconnu. D'ailleurs les deux époux s'adoraient, et vous auriez fait le tour des consulats de la République avant de rencontrer un ménage aussi tendre. Il fallut revenir en France. On prit passage sur un paquebot anglais de la "P. and O." Les deux femmes furent installées dans une cabine, et Saint-Anthème retint celle d'à côté avec un compatriote, Florimond Questembert, associé d'une grande maison, qui rentrait en France, lui aussi, après fortune faite. C'était le meilleur garçon du monde, un de ces hommes pour qui se dévouer est aussi naturel que pour un bricoleur du Poitou, de donner sur la voie d'un livre. Célibataire et déjà voisin de la quarantaine, il avait eu bien sûr pour le Saint-Anthème un culte véritable. Il aimait le mari comme un frère, il était amoureux fou de la jeune femme, il détestait cordialement la belle-mère, qui lui rendait sa haine avec usure. Donc les quatre inséparables partirent ensemble. D'abord la mer sembla faire du bien au vice-consul et augmenter l'état de souffrance de sa femme. Celle-ci ne quittait plus sa cabine, et l'on se demandait si elle pourrait arriver jusqu'à Naples, où ils devaient tous prendre terre. Le moindre bruit inattendu la faisait tressaillir ; la moindre émotion la laissait, pour des heures, sans pouls et sans voix. — Jamais elle n'arrivera à l'autre bout de la mer Rouge, disait le médecin du bord. Mais, comme chacun sait, les médecins se trompent quelquefois. A Aden, où l'on relâcha pour faire du charbon, le vice-consul et son ami descendirent à terre et dînèrent chez le collègue de Saint-Anthème. Vers minuit, heure fixée pour le départ, ils se mirent au lit sans déranger personne. Le lendemain, au petit jour, Questembert qui se pouvait dormir, s'aperçut que son compagnon était déjà froid et raide. La rupture d'un anévrisme l'avait tué comme il venait de se mettre au lit. Seul, à côté de ce cadavre, dans cette cabine de trois mètres sur deux, Florimond réfléchit à ce qui était à faire. Prévenir la malheureuse veuve, c'était vouloir la tuer sur le coup. Il fallait, à tout prix lui cacher l'événement funeste. Mais dans les circonstances, était-ce possible ? La première chose était de consulter le capitaine. Questembert gagna la dunette, après avoir fermé sa cabine à double tour, et, malgré l'heure matinale, se fit annoncer chez le mari qu'il mit au courant de la situation. — C'est bien simple, dit le commandant, régnatique Anglais qui ne perdait pas la tête pour si peu de chose. Tandis que les passagers dorment, encore nous allons "immerger" le corps de votre ami, après que le docteur aura constaté le décès. — Quoi ! s'écria Questembert. On va le jeter à l'eau ? — Vous avez voyagé, monsieur, et vous savez que je suis obligé d'en agir ainsi, le défunt serait-il le "lord prime minister" de Sa Majesté. — Mais sa malheureuse femme ? — Pour le moment, nous pouvons lui dire que son mari manqué du départ du bateau à Aden, puisqu'elle ne l'a pas vu hier soir. Une fois en France, ce sera à vous d'aviser. Maintenant, allons au plus pressé. Il faut que dans une heure tout soit fini. Je vais prévenir le docteur et le maître voilier. Une heure après, en effet, un paquet de toile grise, de forme singulière, était étendu sur un mat au-dessus d'une coupée de tribord. C'était le corps du pauvre Saint-Anthème, coussin dans une voile avec cinquante kilogrammes de vieux barreaux de grille de chaudière. Les portes étaient fermées. Il n'y avait là que le capitaine, le docteur, Questembert et quatre matelots. On fit stopper l'hélice. Tout le monde se découvrit. Florimond fit tant bien que mal un signe de croix et une prière et, sur un signe de leur chef, les marins laissèrent glisser dans les flots la dévouable humaine qui s'enfonça avec un "plouf" sinistre. Tout était fini. L'hélice tourna

de nouveau et chacun s'en fut à ses affaires, après s'être engagé au secret. Vers dix heures du matin, Florimond un peu pâle entra chez la veuve de son ami. — Quelle singulière aventure ! dit-il. Figurez-vous que votre mari s'est attardé hier soir chez son collègue, et que nous sommes partis sans lui. D'ailleurs, vous ne devez avoir aucune inquiétude. Il nous suivra par le prochain paquebot. J'aurai soin de vous jusqu'à Paris. A Naples, où ils débarquèrent, Florimond prétendit avoir trouvé un télégramme de Saint-Anthème annonçant qu'il arriverait, en effet, avec huit jours de retard. Mais, la semaine écoulée, il fallut bien apprendre à la malheureuse jeune femme qu'elle était veuve. Pour diminuer l'horreur de certains détails. Questembert imagina ce mensonge : il raconta que le vice-consul, arrivé malade à Naples, avait succombé quelques heures après avoir touché terre. Malheureux Florimond ! égaré par son bon cœur, il n'avait pas prévu tout ce qui allait suivre. — Je veux avoir son corps, s'écria Aymardine. Je veux qu'il repose dans son parc, à l'endroit qu'il m'a montré si souvent comme lieu choisi pour sa tombe. Pauvre chéri ! je me tarderai pas à aller le rejoindre. Le corps de Saint-Anthème ! les poissons étaient en train de le grignoter par le travers de Perim. Questembert, sans dire la vérité essaya quelques objections. "Le dernier sommeil n'est-il pas également paisible, qu'il soit dormi dans un lieu ou dans un autre ? A cette heure, Maxime reposait déjà dans le CampoSanto de Naples, un lieu de sépulture unique au monde, hérissé de chefs-d'œuvre. Et ce pauvre ami avait toujours tant aimé les arts !" Mais, à la seule idée de laisser sur une terre étrangère le corps de son bien-aimé, la veuve eut une crise de nerfs qui la conduisit à une syncope, en passant par un déluge de larmes. Quand elle reprit ses sens, ce fut pour déclarer qu'elle allait se mettre en route, pour rapatrier le cher cadavre. Il n'y avait pas à balancer. Florimond partit pour Naples, s'en fut à l'hôpital, et acheta, pour une très faible somme, le corps d'un bandit mort à l'infirmerie de la prison au moment de passer en jugement. Après quoi, muni de toutes les constatations nécessaires, il repartit avec son bandit dément soudé dans trois cercueils, ainsi que l'exigent les règlements. A la petite gare voisine de Saint-Anthème, toute la paroisse attendait, clergé en tête. Bien qu'Aymardine pût à peine se tenir debout, elle était sur le quai, avec sa mère, et, quand le funéraire colis, couvert des cachets de la douane, fut sorti du wagon, elle se précipita sur la bière, en y collant ses lèvres pâles. C'était un navrant spectacle et, au fond, la conscience de Florimond lui reprochait cette substitution sacrilège. Mais, s'il avait dit la vérité, la pauvre Aymardine en fut morte, ce qui eût été grand dommage, car le crêpe la rendait encore plus jolie. Le faux baron fut enterré au bout de la pelouse, à l'ombre d'un bouquet de bouleaux. On pouvait voir l'endroit des fenêtres de la chambre de la châtelaine, qui y passait, le front collé aux vitres, tout le temps qu'elle ne passait pas à genoux sur le gazon fraîchement remué. Mais déjà il était question d'élever, sur la sépulture, une chapelle funèbre. Ce fut Questembert qui fit les démarches, qui choisit le dessin, débattit les prix, et même avança l'argent, car le transport du bandit et les frais des funérailles, joints aux dépenses du retour des Indes, avaient vidé le tiroir de la veuve. Quant à la mère, furieuse du testament du défunt, elle avait disparu, brouillée à mort avec la jeune femme. — Je ne veux que deux places dans le caveau, avait dit cette dernière. Je dormirai là, tranquille, tout contre mon pauvre Maxime. Et, quand le jour du grand réveil viendra, ce sera moi que ses yeux apercevront tout d'abord. — C'est ce que nous saurons, répondit tout bas Questembert qui avait son plan et connaissait à fond les veuves, pour en avoir vu brûler plus d'une aux Indes. Bientôt l'édicule funèbre commença de sortir de terre. Chaque jour, Aymardine venait plusieurs fois visiter les travaux. Elle trouvait sur le terrain Florimond, qui avait pris un logement dans le bourg, mais qui mangeait la plupart du temps au château, face à face avec l'inconsolable, en causant "du pauvre Maxime". La chapelle finie, ce fut lui qui composa l'épithaphe, — un faux en lettres dorées, — et qui dessina le tortil à sculpter sur la pierre tombale. Une fois de plus on vit un homme de la roture porter une couronne à laquelle il n'avait aucun droit. La cérémonie d'inauguration fut splendide ; tous les voisins y étaient, et le curé de la paroisse, sous prétexte d'exhortation, fit une sorte d'oraison funèbre où il racontait les vertus

du défunt, lequel, d'ailleurs, ne réclamait point. Un an après, — tout le monde l'a deviné, — Florimond Questembert conduisit à l'autel Aymardine, consolée, guérie, embellie, et toute prête à faire le bonheur de Florimond comme elle avait fait celui de Maxime, avec l'expérience en plus, et... la participation en moins. Les époux se marièrent à Paris, par égard pour celui qui était censé reposer à Saint-Anthème, et qui avait eu la gracieuseté de faire de sa veuve son héritière. Une délicatesse en vaut une autre. Après le "wedding tour" de rigueur, on revint à l'habitation, pittoresquement située aux bords du Loir. Maxime devait avoir eu le temps de s'habituer à sa nouvelle situation. C'était le soir, une douce et tiède soirée de printemps. Avant de se livrer au repos, Questembert et sa femme tendrement enlacés, virèrent à la fenêtre respirer la brise embaumée. A deux cents mètres d'eux, une chapelle gothique, éclairée par la lune, marquait une tache blanche sur le fond sombre de la verdure. Florimond voulut poser ses lèvres sur les tresses de sa femme. — Oh ! mon ami, dit-elle ci en le repoussant doucement, pensez à ce pauvre Maxime qui est si près ! Florimond ferma la fenêtre, tira les rideaux, et le souvenir de Maxime fut sacrifié sur l'autel de l'hyménée. Mais, dans la nuit Aymardine eut un rêve affreux. Elle voyait la porte de la chapelle funèbre tourner lentement sur ses gonds et le vice-consul se montrer sur le seuil, l'air mécontent. Il faut avouer qu'il y avait bien de quoi. La jeune femme poussait des cris terribles dans son cauchemar. Florimond la réveilla et voulut parler d'autre chose, mais en vain. L'imagination de madame Questembert était frappée, et son mari dut aller achever la nuit dans sa chambre. Dès qu'il fit jour, Aymardine entendit une messe pour le défunt, et l'on crut que la nuit sinistre se passerait tranquille ; mais il n'en fut rien. Le cauchemar revint, plus fort que la veille, et Florimond fut encore obligé d'aller dormir seul. Le lendemain soir, il trouva la chambre de sa femme fermée au verrou. La situation devenait désagréable ; il fallait en sortir. Après le dîner, il y eut une explication au cours de laquelle madame déclara qu'elle se sentait la dernière des misérables. Elle comprenait bien, maintenant, que Maxime ne lui pardonnerait pas sa trahison. Elle ne pourrait plus supporter que son second mari lui touchât le bout des doigts, à dix pas de la tombe du premier. Bref, elle dit tout ce qu'une créature affolée de terreur peut dire, et je pourrais citer des femmes du meilleur monde qui font bien moins de cérémonies pour un époux vivant, que celle-là n'en faisait pour un mort. — Mais enfin, demanda Florimond, témoignant quelque agacement pour la première fois de sa vie conjugale, que prétendez-vous ? Nous n'allons pas passer notre vie comme deux étrangers ? — Mon ami, répondit Aymardine, pardonnez-moi mes scrupules insurmontables. Ici, je me crois encore la femme de Maxime ; je suis chez lui, et le pauvre garçon est là... Elle montrait la petite chapelle dont les clochetons blanchis saient à travers les arbres. — Il est jaloux ! continua-t-elle. Son ombre me pousse et me harcèle. Si vous voulez que nous soyons encore heureux, il ne faut pas que nous restions si près de lui ! Partons, allons vivre ailleurs, sur une terre assez lointaine pour que la malédiction du mort ne puisse nous y poursuivre. Mais, objecta Florimond, nous sommes très bien ici. Le climat est sain, le pays charmant, nous avons des voisins fort aimables, une chasse excellente. J'ai fait remettre du papier dans toutes les chambres... — Oui, mais Maxime est là, répliqua Aymardine d'un ton solennel. Si nous restons, il me semble que je lui appartiens. Questembert, poussé à bout, prit le parti de tout dire. Se voir consigné à la porte de sa femme par un chenapan, dont il avait acheté la carcasse pour quelques baïoques... C'était trop fort ! — Écoutez-moi bien, comment ça va-t-il, et ne prenez pas mal ce que je vais vous dire. Quand ce pauvre garçon nous a quittés si brusquement, vous étiez malade et hors d'état de supporter des émotions. Craignant pour votre vie, je vous ai fait croire qu'il avait rendu le dernier soupir à Naples. Eh bien ! pas du tout ; il est mort sur le bateau, dans la cabine à côté de la vôtre, en quittant Aden. — Grand Dieu ! cria Aymardine, la tête dans ses mains. Mais alors... — Alors, on lui a fait l'enterrement des marins. Le pauvre homme repose au fond de la mer Rouge. — La mer Rouge ? l'enterrement des marins ? Vous voulez dire qu'on l'a... ? Non ! cette chose horrible n'a pas été faite !

J'ai vu son cercueil descendre sous les dalles de ce caveau. Je l'ai arrosé de mes larmes. Est-ce que je deviens folle, Florimond ? Tenez, je frissonne de terreur. Si, du moins, on me prouvait que ce que vous dites est vrai ! Mais comment être sûre que ce n'est pas aujourd'hui que vous me trompez ? — Voulez-vous voir l'acte de décès de Maxime ? Il est en anglais, rédigé par le capitaine du bateau. Je l'ai signé comme témoin. Croyez-moi, chérie, rien ne nous empêche de nous aimer dans l'Europe entière. Si jamais nous descendons la mer Rouge ensemble, je vous promets de vous traiter comme une sœur à partir de Bab-el Mandeb. Florimond prit sa femme dans ses bras, la calma de son mieux, et, quand elle fut en état de l'entendre, lui raconta toute l'histoire, depuis la mort du pauvre Saint-Anthème jusqu'aux obsèques solennelles du bandit. — Vous voyez, dit-il en finissant, qu'il n'y a pas besoin de vendre le château, et que votre fantôme n'est qu'un imposteur. Gardons l'histoire pour nous, afin d'éviter le scandale. Je ferai planter devant la chapelle un rideau d'arbres et tout sera fini. — Oh ! Florimond. Ce caveau... quelle folie ! et tout cela pour rien ! — Ce n'était pas rien que d'adoucir les larmes de celle que j'adorais. Tout est bien qui finit bien. Sur ce vous me permettez de vous dire qu'il est dix heures, et que voilà deux nuits que je dors dans un fauteuil. Cette fois, le pauvre Saint-Anthème ne revint pas. Quant au bandit, ce qui se passait en face de lui ne le regardait en aucune façon. D'ailleurs, il ne comprenait pas le français. Bref, la maison de campagne cessa d'être hantée, si ce n'est par un tout petit fantôme blanc et rose qui s'y fit voir quelques mois après. Mais celui-là ne ressemblait point à Maxime. Un an plus tard, la baronne douairière de Saint-Anthème mourut. Une phrase aigre douce de son testament manifestait le désir qu'on l'inhumât dans la chapelle funèbre, "la place qu'on y avait réservée pour "une autre personne" devant, selon toute apparence, rester non moins vide que celle que son propre fils avait occupée dans le cœur d'une ingrate. Informé de ce vœu suprême, Florimond s'empressa d'y déférer avec une joie cruelle. Et comme Aymardine protestait : — Non, répondit-il, pas de pitié ! Que cette mégère aille tenir compagnie à ce bandit ! Ça lui apprendra, une fois pour toutes, à dire des choses désagréables. LÉON DE TINSBAU.

des textes où il nous est parlé d'un lit de poupée consacré par une petite fille aux dieux, dans le temple de Jupiter olympien, en Elide. Et tout cela montre que l'humanité ne charge guère, qu'elle recommence plutôt à vivre, avec de légères différences, le même rêve éternel. Nous connaissons des jouets en plomb de l'époque gallo-romaine et du moyen âge, après lesquels nous arrivons aux poupées de la Renaissance et des temps modernes, comme celles que l'on voit dans les musées, les expositions ou chez certains collectionneurs, M. Lavedan, M. Michon, Mme Oché, M. Henry d'Allemagne, MM. Albert Fidor, Derville, Bulteau... Ce sont celles-là qui nous intéressent surtout. Les poupées fabriquées à Paris, à Nuremberg, à Naples, à Obernai, à Furth, étaient exposées et vendues dans les foires. Elles avaient des figures de cire ou de bois peint. Et les plus belles servaient de mannequins pour les modes. C'est ainsi, par exemple, que les modes françaises se répandirent à travers l'Europe. Pour plus de commodité, on faisait même de ces espèces de gravures de mode tout à fait plates, avec une seule face décorée, et toutes les parties apparentes du corps, tête, pieds et mains, en carton peint. Les poupées, que nous avons conservées, qu'elles soient plates ou rondes, sont certainement plutôt des poupées pour la mode que des jouets d'enfants : elles sont trop belles pour qu'on les ait laissées entre les mains de ces terribles massacreurs que sont toujours les enfants. Et c'est aussi parce qu'elles ont été de tout temps de petites femmes en miniature qu'elles sont aujourd'hui si délicieuses dans leurs robes de soie fanée. Ce sont presque des femmes, et nous leur voyons au passage comme si elles conservaient le souvenir de tous les spectacles auxquels elles ont assisté. Ces poupées, d'ailleurs, et comme pour ajouter à l'illusion, avaient aussi leurs demeures, de petites maisons faites à leur mesure. Au dix-septième siècle, on a fait dans les Pays Bas et surtout en Allemagne, à Augsbourg et à Nuremberg, des intérieurs de poupées qui nous intéressent aujourd'hui autant pour l'histoire du jour que pour l'étude des mœurs et de la vie privée il y a deux ou trois cents ans. Ces maisons de poupées étaient parfois très grandes, et on peut encore voir au Musée germanique de Nuremberg une de ces constructions qui ne mesure pas moins de 2 mètres 27 centimètres de hauteur sur une profondeur de 60 centimètres et une longueur de 75. Cet édifice est divisé en trois pièces. Et dans ces admirables reproductions, il n'est pas un ustensile servant à la vie réelle qui ne soit figuré dans ses proportions et à sa place exacte. Les artisans qui fabriquaient ces objets étaient fort adroits ; c'étaient presque des artistes qui arrivaient à des résultats surprenants d'habileté. Et le don d'un de ces appartements en miniature constituait un cadeau d'importance. Tallemant des Réaux nous en décrit un que le cardinal de Richelieu offrit à la duchesse d'Anguien, et nous savons par le "Ménagier" que le duc du Maine reçut de Mme de Thianges, en 1675, une chambre toute dorée où figurant, en cire et fort ressemblant, le duc du Maine, M. de La Rochefoucauld, M. de Marillac, Bouquet, Mme de Thianges, Mme de La Fayette, La Fontaine et Boileau. L'on donnerait beaucoup aujourd'hui pour ce jouet. Plus tard, Caffieri ciselait une pendule figurant une cuisine de poupée, qui est une véritable œuvre d'art. Il existe aussi, par exemple au Musée bavarois de Munich, des collections de poupées de Noël qui montrent chez leurs fabricants l'ingéniosité la plus rare unie à des dons de patience qui font presque rêver. Ces crèches comprennent toutes sortes de personnages. Et pour en voir encore la liste, j'apprends que l'on a exposé à Munich des spécimens de cet art, qui fut aussi cultivé à Naples. Je ne veux pas citer toutes les merveilles réunies au Musée bavarois par M. Schneider, mais je recommande pourtant le cortège des rois mages composé en 1703 par les Sœurs Ursulines d'Innsbruck : les chevaliers qui escortent les rois ont des armures charmantes, et les dames d'opéra qui sont à côté et qui ont été fabriquées par ces mêmes religieuses nous amusent par leur naïveté. Les Ursulines de Bozen conservent la tradition des belles crèches jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, où elles commencent leurs figurines au sculpteur Perdel, qui en a fait de véritables chefs-d'œuvre. On en voit à Munich de nombreux spécimens. Mais tout a une fin en ce monde, et les jolies choses plus vite que le reste. Par bonheur, ces dernières années, on nous a montré dans les Salons des poupées bizarres, vêtues à la dernière mode et qui étaient faites pour figurer sur un coin d'étagère. Certaines même

représentaient des actrices connues. Chacun sait que l'usage de ces poupées est interdit aux enfants. Et l'on a pu dire, à la grande joie des amateurs : "La poupée est morte, mais la voici ressuscitée !" Et tout a été pour le mieux dans le royaume salot, puéril et chymaï dont j viens de retracer l'histoire. LE SECRET Madame Hermot ouvrit la porte du cabinet de travail de son mari. — Armand, dit elle, tout est prêt pour le bain de bébé. Tu viens ? Tu as encore le temps, avant de partir pour le bureau. Ils n'avaient qu'une servante et pour que le tub de bébé fut préparé avant le départ de son mari, il fallait à Mme Hermot quitter son lit de bonne heure, accorder moins de temps à sa toilette, sacrifier un peu des soins qu'elle donnait à sa beauté. Mais sa maternité prêtait à son corps jeune et à ses traits charmants une souplesse et un éclat qui triomphaient des négligences. Hermot se leva, plein de l'impression d'un bonheur paisible et radieux. Il y avait un peu de gris sur ses tempes, la quarantaine avait déjà sonné pour lui. A cet âge, certains hommes éprouvent plus fortement encore l'orgueil de la paternité que la passion de l'amour. C'est la nature qui le veut ainsi : ils sont fiers de se perpétuer, de prolonger dans l'avenir une puissance de vivre qui bientôt chez eux va décroître. Ils disent : "mon fils" ou "ma fille" presque avec le même sentiment de douceur étonnée qu'ont les femmes. Voilà pourquoi le mari marchait d'un pas vif et pressé. Mais il était amoureux aussi. En suivant, dans le corridor étroit, la forme mince et légère qui le précédait, il sentait son cœur bondir. La bonne tenait le petit, déjà tout nu, au-dessus de la vasque en métal clair, qu'un rayon de soleil, entrant par la fenêtre, illuminait gaiement ; et l'enfant que ces reflets faisaient un peu loucher, fermait les yeux par instants. Il avait sept mois : des plis de graisse se formaient des bourrelets sur ses cuisses, ses bras et son ventre un peu gros. La bonne le posa sur le tub, bien assis sur son derrière, les jambes croisées ; l'eau était tiède, exactement à la température de son corps délicat. Pourtant ce contact le surprit, il cria quelques secondes. Puis il se calma. L'éponge, passant sur son dos très gras comme une caresse, détendit ses nerfs dans un plaisir très doux ; il essaya de la saisir ; ses gestes encore mal adaptés dépassaient le but, ses genoux, où une petite dent laiteuse perceait, riaient voluptueusement. Ses cheveux, courts comme un pelage, s'empilèrent de savon, et on lui faisait renverser la tête pour que la mordante écume n'atteignît pas ses paupières. A ce moment on sonna. — Madame, c'est le boucher, dit la bonne. Mme Hermot, eut un moment d'hésitation. Elle avait l'habitude de commander elle-même les provisions du jour. Hermot sonna. — Laisse-moi seul avec bébé, dit-il, je ne lui ferai pas de mal. Et Mme Hermot sourit à son tour en s'en allant. Hermot essaya lui-même le corps poli et gracieux. Il embrassait prudemment cette chair tendre qui sentait les caresses et s'agitait sous elles. Quand les baisers couvrirent le front, l'enfant leva la tête, d'un air intelligent et ravi. Alors le père le posa sur le tapis, du côté du ventre, et cette petite chose vivante, qui ne pouvait encore marcher, est sava de se dresser sur les pieds et sur les mains. Hermot claquait des doigts derrière lui, mais il ne se retournait pas. — Marcel, mon petit Marcel ! fit Hermot presque involontairement. Les enfants, dès les premiers mois, arrivent à répondre à l'appel de leur nom. Pourtant, Marcel continua de jouer sur le tapis sans se lever. Hermot frappa dans ses deux paumes, assez fort, sans parvenir à attirer son attention. — C'est étrange, murmura Hermot. C'est très étrange ! Cependant, comme sa femme venait de rentrer dans la pièce, il ne dit rien. Il y a peut-être quelque chose de contagieux dans les inquiétudes des plus sages. Quand son mari eut quitté l'appartement, Mme Hermot, en rhabillant Marcel, fit entendre le léger bruit des lèvres sur les enfants, même quelques semaines seulement après leur naissance, savent reconnaître un baiser. Celui-ci ne bougea pas plus que lorsque venait du dehors ces mille rumeurs que les jeunes êtres ne remarquent jamais, parce que l'expérience leur apprend vite qu'elles ne sont pour eux les causes ni d'une peine ni d'un plaisir. Alors, elle aussi, d'une voix troublée, presque douloureuse déjà, appela, comme l'avait fait Hermot : — Marcel, mon petit Marcel ! Et l'enfant continua de sourire aux choses, inconscient du cri,

LE SECRET

n'ayant rien perçu. Mme Hermot le saisit passionnément dans ses bras, l'emporta comme pour le sauver d'un danger. — Mon Dieu, mon Dieu ! Mon petit, mon cher petit ! Elle pleurait silencieusement. Tout à coup elle se dit : — Ce n'est pas sûr. Et tant que ce ne sera pas sûr, il ne faut pas qu'il sache ! Elle venait de penser à son mari. Ils vécurent ainsi des mois et des mois, et chacun cachait à l'autre une crainte qui grandissait. Hermot n'avait pas voulu consulter le médecin du ménage. "Il dirait tout à ma femme, songeait-il ; ou bien il ferait des expériences qui lui révéleraient cette angouisse." Mais il alla interroger un spécialiste. "Il faudrait que je voie votre fils", lui dit celui-ci. Cela était impossible. "Alors, continua le spécialiste, il faut attendre. C'est peut-être un retard de développement. Ou le contraire : il y a des enfants qui ne prononcent leur premier mot qu'à quinze ou seize mois, justement parce qu'ils sont très intelligents. Ils sont distraits parce qu'ils emmagasinent des sensations. Espérez." Mais à mesure que le temps coulait, Hermot sentit qu'il n'avait plus rien à espérer. Sourd-muet ! Son fils était un sourd-muet ! Il se l'imaginait vivant toute une vie affreuse dans un silence mortel, séparé des humains ; et les sons, la musique, les paroles devinrent à ce père une douleur. "Il ne connaîtra pas ça, pensait-il, il n'entendra jamais ce que j'entends, il ne m'entendra jamais. Et j'avais tant de choses à lui dire, tant de choses !" Puis il réfléchissait que sa femme ne savait pas encore leur malheur, et il ne lui parlait, avec gaieté, que de choses indifférentes. Mme Hermot l'imitait. Elle mettait à dissimuler sa douleur, un acharnement plus farouche encore. Elle avait consulté leur médecin habituel, elle avait été voir, elle aussi, un spécialiste. Non, il n'y avait plus d'espoir, on lui avait dit, il n'y avait rien à faire. Son enfant était muré dans le silence, pour jamais. Ah ! si elle avait pu parler, soulager sa peine ! Mais pour qu'on enlève à son mari les quelques mois de tranquillité, de bonheur qui lui restaient ! Hermot ne voyait l'enfant que de rares minutes chaque jour, il ne pouvait avoir deviné, toutes ses paroles montraient assez qu'il ne se doutait de rien ! Parfois, regardant Marcel, il disait : — Quels yeux, quels admirables yeux ! Ils étaient pareils, en effet, à ces fleurs extraordinaires et sombres, croissant dans un abîme où nul n'oserait aller les cueillir. C'est que déjà les autres sens se développaient pour se substituer à celui qui ferait toujours défaut. L'enfant était aussi très adroit de ses mains, d'une singulière intelligence tactile. L'existence du mari et de la femme devint atroce. Dans le dévouement sublime qu'ils mettaient l'un et l'autre à garder ce secret, ils ne retrouvaient plus leur amour, ils se sentaient tristes et lointains. C'était leur affection même qui s'émoussait dans leur effort, et aucun pourtant ne se décidait à parler. Ce fut vers cette époque qu'on acheva, sur le boulevard presque suburbain qu'ils habitaient, les travaux du Métropolitain. La chaussée était devenue sonore et vibrante comme une caisse à violon ; un jour les trains électriques commencèrent à couir sous terre. Les objets se mirent alors à danser étrangement, les meubles tremblaient. Parfois, sans qu'on sût comment et qu'on y touchât, un verre se brisait. Un jour qu'ils étaient dans la salle à manger, à la fin d'un repas mélancolique et muet, Hermot distinguait au plafond un bruit qui lui fit lever les yeux. C'était le tonon de la suspension qui descendait, descendait d'un mouvement de plus en plus rapide, au milieu d'une fine poussière de plâtre. Il eut à peine le temps de crier à sa femme : — Prends garde, la suspension ! La suspension qui va tomber ! Tous deux, repoussant leur chaise, s'étaient reculés vers le mur. Marcel était assis sur une chaise très haute, près de la fenêtre, hors de danger. Le lourd lampadaire de cuivre s'abîma sur la table, écrasant les faïences, broyant jusqu'au bois, le perçant pour tomber sur le plancher ; et une explosion n'eût pas retenti davantage dans cette pièce étroite. Mais Marcel n'avait même pas fait un geste. Ses regards étaient demeurés tournés vers la fenêtre, d'où l'on apercevait un pan de ciel et les oiseaux. — Il n'a pas eu peur ! dit Mme Hermot. — Non, dit son mari, il ne pouvait pas avoir peur. Et à ces simples mots, une révélation éclata dans leurs âmes. — Tu savais ! dit Mme Hermot. Oh ! mon ami, tu savais donc ! — Et toi aussi ! cria Hermot. Ah ! que tu es brave ! Ma pauvre, ma pauvre femme ! Ils venaient de comprendre qu'ils avaient maintenant le droit de pleurer ensemble, et qu'ils allaient s'aimer, pour leur long sacrifice commun comme jamais encore ils ne s'étaient aimés.

POUPEES.

Chronique parisienne : Par les soins de la Société nationale des beaux-arts s'est ouverte récemment, à Bigstelle, une exposition de la France organisée par le peintre Aman-Jan. On y voit de beaux portraits d'enfants, qui nous en rappellent d'autres, comme celui du prince Octave d'Angleterre par Gain borough au musée de Stuttgart, dont j'ai toujours dans l'esprit la délicieuse friandise, l'habit, le casé au lait et la ceinture de fille bleue. On y voit toutes sortes de choses et aussi des poupées, des poupées bizarres comme "Olympia" de M. Fernand Oché, et d'autres qui nous rappellent simplement qu'il y eut toujours des poupées pour amuser les petites filles et que l'univers des poupées est aussi curieux, aussi peuplé que le nôtre, avec son petit monde de coquettes, de polichinelles, d'étrangères et de grotesques, et ses mille caprices de sa mode, qui suit toujours celle des mamans. Lorsque l'on connaît ce monde-là, on ne peut s'empêcher de préférer à l'autre, car, comme le disait un poète, les poupées en carton sont aussi jolies que celles en chair et en os ; elles ont parfois autant de cœur et, ma foi, elles sont moins bruyantes. Du moins, si l'on ne préfère pas les poupées, ne peut-on s'empêcher d'avoir beaucoup de sympathies pour elles. Les poupées ont d'ailleurs une histoire qui commence il y a bien longtemps. Au Louvre et dans les salles des musées qui ont une collection de ces figurines de terre que l'on fabriquait à Tanagra et à Mirrhyns, vous verrez toujours dans un coin de vitrine une statuette plus simple, d'enfant, de femme ou d'animal, aux membres articulés et fixés par de petites chevilles. Ce sont les poupées des petites Grecques. Il y en avait aussi en cire et en bois. Et les tendresses des petites filles pour leurs poupées, qu'il leur arrivait parfois chèrement, ne devaient pas être moindres que celles de leurs petites-nièces d'aujourd'hui. Qui connaît tout l'arsenal de toilette d'une jeune Grèce qui connaîtrait du même coup celui de sa poupée. Les mariages, les objets de toilette et d'ameublement à l'usage des poupées s'étaient pas d'hier. Nous avons